DISCOURS

PRONONCÉ

A MONTMORENCY, LE 20 JUIN 1875

SUR LA TOMBE

DU

DOCTEUR LÉON GROS

PAR

M. le Professeur HIRTZ

Dimanche dernier, au cimetière de Montmorency, un grand nombre de confrères et d'amis ont rendu les derniers devoirs à notre excellent et digne confrère, M. Léon Gros, enlevé subitement à l'affection de sa famille et de ses amis. La Société médicale des hôpitaux, dont M. Gros faisait partie, était représentée par plusieurs de ses membres. Au nom de cette Société, M. le docteur Vidal lui a adressé les derniers adieux. M. le docteur Leven s'est fait l'interprète des médecins du chemin de fer du Nord. M. Tardieu, président de l'Association générale, représentait le Conseil général de cette institution, à laquelle M. Gros avait prêté un long et précieux concours.

M. le professeur Hirtz, qui avait été le maître, et qui est resté l'ami de Léon Gros, a prononcé l'allocution suivante sur la tombe de ce regretté confrère :

MESSIEURS,

Celui dont nous entourons les derniers restes fut un médecin de grand savoir, un homme de cœur et d'honneur, et un excellent patriote : c'était un digne fils de l'Alsace.

Né d'une famille vouée à la haute industrie qui, dans notre province natale, a tant contribué à la gloire et à la richesse de la France, Gros y aurait trouvé sa place toute faite.

Son instinct scientifique et ses sentiments humanitaires le poussèrent vers les labeurs bien autrement difficiles de notre profession. Il vint à notre Faculté de Strasbourg, et y conquit bientôt par le concours ces grades préliminaires qui marquent dès leur début la place de ceux qui sont destinés au premier rang. — Interne de notre Grand Hôpital, aide de clinique du professeur Forget, dont il devint bientôt le collaborateur et l'ami; aimé et attiré par les autres professeurs, nous le comptions dès lors parmi les hommes d'avenir de la jeune Faculté, et lui-même se félicita toute sa vie (et ces derniers jours encore) d'avoir fait ses premières études dans l'École alsacienne.

Mais le dévouement professionnel était sa vocation dominante, et après avoir couronné ses études par une thèse remarquable, il alla s'établir dans la petite ville industrielle de Sainte-Marie-aux-Mines, au pied de nos Vosges, où, à la tête d'un hôpital, il put continuer ses recherches cliniques. Bientôt il se maria avec celle que, dès longtemps, avait choisie son cœur. — Il entra ainsi dans une famille où depuis plus d'un siècle la science et l'enseignement étaient traditionnellement représentés par des hommes d'élite, qui ont laissé une trace lumineuse dans l'Université de Strasbourg. — De ce jour le bonheur de Gros fut complet.

Il n'eût sans doute pas songé à le porter sur un théâtre plus élevé; mais d'autres devoirs l'appelèrent à Paris, où il dut continuer, ou plutôt recommencer sa carrière.

Ce n'était pas une mince entreprise pour un praticien de petite ville que de venir, sans patronage, sans attache officielle, s'établir dans une immense capitale, sur un terrain parcouru par tant d'hommes distingués, en possession déjà de la célébrité et de la confiance publique.

Gros eut ce courage, car il avait l'instinct de sa valeur. Il eut, de plus, cet autre courage plus méritoire encore : celui de la *patience*, qui sait attendre avec dignité, au lieu de se jeter au devant du public en risquant d'y perdre le duvet de sa délicatesse.

C'est au travail, à la science, à l'honorabilité, qu'il demanda son succès, et il l'obtint; il l'obtint même plus vite peut-être qu'il n'osait l'espérer; car, en peu d'années, il acquit une notoriété qui s'étendait aux couches les plus élevées de la société. Et je puis ajouter, sans être démenti par personne, qu'en même temps qu'il gagna l'inaltérable attachement de ses clients, il conquit et garda jusqu'au dernier jour l'estime et l'amitié de ses confrères.

Mais Gros n'était pas homme à s'endormir ou à s'amollir dans le succès. La science avait été sa première maîtresse; il lui resta fidèle, et, au milieu des fatigues d'une grande clientèle, il l'enrichit de nombreuses publications, dont quelques-unes, d'une grande importance, maintiendront son nom dans nos annales.

Mais la valeur de cet homme d'élite se complétait ailleurs et plus haut encore. Elle était dans cette personnalité éminemment sympathique et gracieuse; dans cette intelligence si vive et si compréhensive, qui s'étendait bien au delà du savoir professionnel; elle était dans cette chaleur du cœur qui rayonnait dans ses traits; dans cette âme ardente qui vibrait dans son langage; elle était dans son profond et sérieux patriotisme, sans cesse préoccupé de la grandeur et de l'honneur de la France, et si tristement éprouvé dans ces derniers temps!

Hélas! une épreuve plus cruelle et plus personnelle devait bientôt s'imposer à son courage, et

lui faire payer en une fois vingt-cinq années de bonheur domestique. Il venait à peine, depuis un an, de marier sa fille, type charmant de grâces et de jeunesse unies aux supériorités de l'intelligence, quand elle fut saisie, en pleine force, d'une de ces fièvres graves qui conduisent à la tombe par les chemins les plus douloureux. Ce qu'il a développé, pour la sauver, pendant ces trente mortelles journées, de courage et de science, personne ne le sait mieux que celui qui fut témoin de cette lutte. Nous étions frappés d'admiration en voyant l'héroïsme de ce père comprimant sa douleur pour disputer sa fille à la mort avec toutes les ressources du clinicien consommé, et luttant encore quand toute espérance était impossible. Hélas! dans ce combat, la mort devait avoir le dernier mot!

Après la catastrophe, il ne faiblit point; il se raidit contre la douleur, parce qu'il lui restait d'autres devoirs avec d'autres affections. C'est pour ces affections et par elles qu'il a encore vécu pendant cette année; c'est par elles aussi qu'il fut récompensé en trouvant dans le vigilant amour d'une femme d'élite et d'un fils digne de lui, des trésors de tendresse et de dévouement qui soutenaient son courage.

Mais le ressort vital avait été affaibli par une tension excessive; et quand son courage, sa vivacité, son intelligence toujours si nette, quand, en un mot, toutes les apparences extérieures nous entretenaient dans les illusions de l'amitié, la mort planait déjà sur lui, et, avant-hier, sans transition, sans aucun signe précurseur, elle le surprit pendant un instant de sommeil.

C'était jour pour jour, et presque heure pour heure, l'anniversaire de la mort de sa fille!

Ne le plaignons pas, il n'a pas senti la séparation; il est mort après sa journée bien remplie, laissant derrière lui le souvenir d'un homme de bien, d'un médecin dévoué à ses devoirs, et d'un patriote sincère dans la plus noble acception du mot.

De ce patriotisme, la dernière et la plus touchante preuve, tenez, elle se dégage de ce caveau funèbre, demeure *provisoire* où il vient de rejoindre sa fille chérie. Pourquoi provisoire? Parce qu'ils ne reposeront là que jusqu'à ce que sonne l'heure où la terre d'Alsace, redevenue française, pourra les recevoir. Cette heure, nous l'attendons tous avec confiance et espérance : c'est là que nous avons laissé les tombeaux de nos pères et les berceaux de nos enfants.

En attendant, cher Gros, cher ami, repose en paix à côté de ta fille; son souvenir et le tien vivront parmi nous.

Au nom de tes anciens maîtres de la Faculté de Strasbourg, au nom de tes confrères, au nom de notre vieille amitié, je t'adresse cet adieu suprême. Dors en paix jusqu'au jour du réveil!

—

Extrait de l'UNION MÉDICALE (Troisième Série)

Du 24 juin 1875.

Paris. — Typographie Félix Malteste et Ce, rue des Deux-Portes-Saint-Sauveur, 22.